

Quand la peste est mise en scène...
Albert Camus, *La Peste*, ch. IV, 1947.

Question d'oral :

Utilisez cet extrait pour montrer que *La Peste* mérite d'être qualifiée de "roman allégorique".

Notions à utiliser dans l'introduction :

Albert Camus, XX^e s., auteur de *L'Étranger* et de *La Peste*, la philosophie de l'absurde.

La Peste : une allégorie de l'occupation allemande.

Mais plus généralement, le roman donne une forme imagée, symbolique, à des idées : Camus se sert d'un récit dramatique pour exprimer ce qu'il pense de la société.

Ce texte relate un épisode saisissant : deux personnages assistent à un opéra, et le chanteur qui joue le rôle d'Orphée meurt sur scène, victime de la peste.

Dans ce passage, plusieurs points peuvent être interprétés comme des allégories.

→ Annonce du plan. Remarquons que l'on peut suivre le déroulement du texte, qui obéit à une composition très claire.

I. La comédie sociale.

II. La médiocrité d'un spectacle.

III. Le triomphe de la Peste.

I. La comédie sociale :

Installés aux places les plus chères, Cottard et Tarrou dominaient un parterre gonflé à craquer par les plus élégants de nos concitoyens. Ceux qui arrivaient s'appliquaient visiblement à ne pas manquer leur entrée. Sous la lumière éblouissante de l'avant-rideau, pendant que les musiciens accordaient discrètement leurs instruments, les silhouettes se détachaient avec précision, passaient d'un rang à l'autre, s'inclinaient avec grâce. Dans le léger brouhaha ⁽²⁾ d'une conversation de bon ton, les hommes reprenaient l'assurance qui leur manquait quelques heures auparavant, parmi les rues noires de la ville. L'habit chassait la peste.

Camus se sert des "plus élégants de nos concitoyens" pour faire la satire des vanités bourgeoises.

Ces bourgeois sont nombreux (le parterre est "gonflé à craquer"), et forment une masse uniforme, homogène : ces gens-là se ressemblent tous, et leur supériorité par rapport aux classes sociales plus modestes ne réside que dans leurs vêtements, qui les rangent dans la catégorie des "plus élégants". Ces bourgeois restent cependant économes : ils ont

choisi le "parterre", alors que Cottard et Tarrou, "installés aux places les plus chères", les dominent. Cette situation est d'ailleurs peut-être elle-même une allégorie : les personnages nommés par Camus sont proches de l'auteur, qui se sert de leur regard. Ils incarnent donc la littérature, placée au-dessus des bourgeois, pour les juger et les critiquer.

Citations à exploiter :

"Ceux qui arrivaient s'appliquaient visiblement **à ne pas manquer leur entrée.**"

Normalement, ce sont des acteurs qui sont soucieux de "ne pas manquer leur entrée" sur la scène. On comprend que le spectacle est dans la salle, et que les élégants tiennent à se faire admirer.

"les silhouettes [...] passaient d'un rang à l'autre, s'inclinaient avec grâce. Dans le léger brouhaha d'une conversation de bon ton."

Les manières sont raffinées, la courtoisie s'affiche, on ne parle pas trop fort : toute vulgarité est exclue, le souci de la distinction est omniprésent. Les codes d'une classe sociale sont respectés – d'une manière un peu étrange si l'on songe à la situation dramatique dans laquelle la ville est plongée : l'épidémie fait des ravages.

"les hommes reprenaient l'assurance qui leur manquait quelques heures auparavant, parmi les rues noires de la ville. **L'habit chassait la peste.**"

La formule **L'habit chassait la peste** est en elle-même une allégorie. On imagine un habit de soirée (vide !) devant lequel la Peste, personnifiée, bat en retraite.

Camus veut ainsi montrer que les bourgeois, bien habillés, retrouvent leurs habitudes, leurs façons de se comporter. Ils sont entre eux, comme ils l'ont toujours été, se saluent et se parlent comme si rien n'avait changé. Ils oublient vite la peste, parce qu'ils vivent comme ils l'entendent, dans un monde superficiel, où comptent surtout les apparences, et dont tout changement est banni.

II. La médiocrité d'un spectacle :

Pendant tout le premier acte, Orphée se plaint avec facilité, quelques femmes en tuniques commentèrent avec grâce son malheur, et l'amour fut chanté en ariettes.

Albert Camus, homme de théâtre, se sert d'un spectacle particulier (l'opéra *Orphée et Eurydice*, de Gluck) pour montrer, avec une ironie discrète, ce qui lui déplaît dans certaines mises en scène.

Une série d'oxymores souligne l'écart entre des sentiments intenses et leur interprétation dépourvue d'énergie, de vigueur.

Orphée vient de perdre Eurydice, tuée par le venin d'un serpent : il se plaint "avec facilité" ; son malheur est "commenté" "avec grâce" (on est loin de l'expression bouleversée de la compassion), et l'amour donne lieu à des "ariettes" – le suffixe diminutif du mot suggère une chanson superficielle.

L'absence d'originalité est également visée dans les costumes : des "tuniques" s'inscrivent dans une couleur locale traditionnelles, tout comme le "costume à l'antique" et les "bergeries du décor", qualifiées d'anachroniques.

Camus préfère à l'évidence les mises en scènes résolument modernes, qui actualisent le sujet des pièces et des opéras.

III. Le triomphe de la Peste :

1. La peste passe tout d'abord inaperçue.

C'est à peine si on remarqua qu'Orphée introduisait, dans son air du deuxième acte, des tremblements qui n'y figuraient pas, et demandait avec un léger excès de pathétique, au maître des Enfers, de se laisser toucher par ses pleurs. Certains gestes saccadés qui lui échappèrent apparurent aux plus avisés comme un effet de stylisation qui ajoutait encore à l'interprétation du chanteur.

Les premiers symptômes de la peste sont interprétés à tort, par le public, comme des effets délibérés, un jeu de scène.

Les "tremblements" – symptôme de fièvre, de troubles de la coordination – sont pris (et encore, "à peine") pour un "léger excès de pathétique". Implicitement, Camus suggère ici que le "pathétique" est attendu par les spectateurs, à condition qu'il reste à un niveau raisonnable. Un amateur éclairé souhaiterait au contraire que le pathétique soit bien maîtrisé, et plutôt suggéré que joué.

Le public est incapable de porter un jugement valable ; seuls les spectateurs les "plus avisés" remarquent des "gestes saccadés" et y voient un "effet de stylisation". L'erreur est complète, et Camus a ainsi ridiculisé un public inculte et grossier.

2. La peste frappe brutalement.

"il choisit ce moment pour avancer vers la rampe d'une façon grotesque, bras et jambes écartés dans son costume à l'antique, et pour s'écrouler au milieu des bergeries du décor"

"dans le même temps, l'orchestre se tut".

La rapidité de la mort, rendue par le verbe "s'écrouler", soulignée par le silence immédiat de l'orchestre, qui "se t[ai]t", est peu

vraisemblable ; Camus ne se soucie pas ici de réalisme, mais veut frapper l'esprit du lecteur par une mise en scène symbolique – là encore, on peut parler d'une allégorie.

La Peste semble d'ailleurs manifester son pouvoir d'une manière narquoise, moqueuse, en ridiculisant le chanteur, devenu un pantin "grotesque", anéanti dans ce qui faisait sa fierté – le costume à l'antique, les bergeries du décor. Une réalité sinistre a fait irruption sur la scène, et a balayé les artifices du décor.

3. La peste fait tomber les masques.

"les gens du parterre se levèrent et commencèrent lentement à évacuer la salle d'abord en silence comme on sort d'une église, le service fini, ou d'une chambre mortuaire après une visite, les femmes rassemblant leurs jupes et sortant tête baissée, les hommes guidant leurs compagnes par le coude et leur évitant le heurt ⁽⁶⁾ des strapontins ⁽⁷⁾. Mais, peu à peu, le mouvement se précipita, le chuchotement devint exclamation et la foule afflua vers les sorties et s'y pressa, pour finir par s'y bousculer en criant. Cottard et Tarrou, qui s'étaient seulement levés, restaient seuls en face d'une des images de ce qui était leur vie d'alors : la peste sur la scène sous l'aspect d'un histrion ⁽⁸⁾ désarticulé et, dans la salle, tout un luxe devenu inutile sous la forme d'éventails oubliés et de dentelles traînant sur le rouge des fauteuils."

Deux phrases montrent une transformation rapide.

Tout d'abord, "les gens du parterre" – dont on sait qu'ils sont "les plus élégants" laissent la salle avec dignité : ils se déplacent "lentement", comme s'ils quittaient "une église" ou "une chambre mortuaire". Au respect dû à la mort s'ajoute la prévenance des hommes pour leurs épouses : les hommes guident leurs compagnes, leur évitent de se cogner aux strapontins. Cette image de la perfection bourgeoise vole très vite en éclat, puisque la phrase qui suit utilise une progression pour montrer l'affolement du public, pris de terreur, qui s'enfuit lâchement.

Les mots traduisent la chute du masque, l'abandon du vernis de respectabilité : le "chuchotement" cède la place à une "exclamation", le "mouvement" se transforme en une bousculade accompagnée de cris. Les bourgeois compassés deviennent des bêtes prêtes à lutter pour leur vie.

L'image finale, dans laquelle Camus se sert, comme un début du passage, de Cottard et de Tarrou, résume le sens du passage :

Sur la scène gît "un histrion désarticulé", qui représente non seulement toutes les distractions habituelles des hommes, mais aussi tout le jeu des conventions sociales : dans notre vie, nous jouons tous un rôle ! Tout cela vole en éclat devant le fléau de la peste, parfaitement propre à symboliser d'autres catastrophes – en premier lieu l'occupation allemande.

Dans la salle, enfin, se trouve "tout un luxe devenu inutile sous la forme d'éventails oubliés et de dentelles traînant sur le rouge des fauteuils" : les symboles du luxe (dans lequel on peut inclure la couleur rouge, qui évoque le souvenir lointain de la pourpre) sont abandonnés parce qu'ils n'ont plus aucune importance : l'essentiel est de garder la vie sauve, les apparences ne comptent plus...

Conclusion :

a) **Bilan** : Nous sommes bien en présence d'un passage qui accumule les symboles ; Camus juge sévèrement, nous l'avons vu, la comédie sociale, les goûts bourgeois du public, la fuite désordonnée d'une foule terrifiée.

b) **Ouverture** : Camus s'inscrit dans une tradition ancienne, celle de l'apologue ; son roman, au XX^e s., déroule un récit pour nous donner une leçon, ainsi que l'ont fait les fables de La Fontaine, au XVII^e s. et les contes philosophiques de Voltaire au XVIII^e s.